

1875–L'INCENDIE de l'HOSPICE ST PONS de NICE

D'abord ! un peu d'histoire

1875, voici quinze années que Nice est française. Si les premières années du rattachement entraînent un essor considérable (arrivée de la voie ferrée en octobre 1864, 53 hôtels en 1867, création de la promenade des Anglais) la défaite de 1870 va amener quelques désordres.

Conduit par Auguste GAL, Alfred BORRIGLIONE et Auguste RAYNAUD un mouvement séparatiste va emporter les élections législatives du 8 février 1871. Ce mouvement va s'essouffler et disparaître en 1874. Seul Alfred BORRIGLIONE s'imposera et, rallié à la politique nationale en 1876, dominera la vie politique niçoise pendant plus de quinze ans.

Nice se métamorphose en raison de l'explosion démographique et de grands travaux touchent le département : percement de la basse corniche entre 1862 et 1884, route carrossable jusqu'à ST MARTIN VESUBIE en 1871, ENTREVEAUX en 1873.

La Compagnie de Sapeurs Pompiers

Forte de 89 hommes, la Compagnie des pompiers de Nice est commandée depuis le 22 décembre 1870 par le capitaine David LATTES, ce Corps organisé possède quatre pompes à bras, un chariot d'incendie pour faciliter le transport des tuyaux, lances et 200 seaux ainsi qu'une échelle de sept mètres et deux échelles à crochets.

Nos pompiers sont casernés dans le poste permanent situé sur le quai du midi (l'actuel quai des Etats-Unis) où un détachement est maintenu prêt au départ depuis le 26 octobre 1870.

En cet hiver 1875, le feu allait frapper dramatiquement l'hospice d'aliénés de St Pons (l'actuel hôpital Sainte Marie), dans... la lointaine banlieue de Nice...

L'HOSPICE des ALIENES

Bâtiment de quatre étages desservis par un vaste escalier central et un petit escalier de service en bois, cet établissement construit depuis dix ans est la propriété des Frères de la congrégation de Sainte Marie de l'Assomption.

Hébergeant au moment du sinistre près de 300 malades, il est dirigé par le Père CELESTIN secondé par la Mère Supérieure LOUISE, le Docteur GRINDA assurant le suivi médical des aliénés.

Situé alors en pleine campagne, à une grande vingtaine de mètres des berges abruptes du Paillon, l'établissement possède un réservoir d'eau destiné... au jardin potager.

Au FEU !!!

Quatre heures dans ce matin du 3 avril 1875, le malade Edouard HEBERT hurle et réveille la Sœur Lingère dont le local, jouxtant le quartier des hommes, est situé au premier étage, juste au-dessus des cuisines.

On croit d'abord à un accès de démence mais il faut rapidement se rendre à l'évidence, l'incendie qui a couvé pendant près d'une heure dans l'office commence à dévorer les boiseries.

Des langues de feu pénètrent tous les interstices et la fumée est tellement épaisse que les Sœurs de service ne peuvent parvenir à allumer leurs lanternes.

S'accroupissant près du sol pour se déplacer, elles vont tenter et réussir... l'impossible :

...détacher les fous furieux et mettre en liberté les autres.



Panique !!!

Le sauve qui peut cause un tumulte effroyable. Cris de terreur, vociférations, éclats de rire, plaintes, gémissements se confondent au milieu d'une course désordonnée de gens presque nus dont certains cherchent inutilement une issue.

Le grand escalier est envahi par le feu. Heureusement on parvient pourtant à faire évacuer les malades par le petit escalier de service en bois qui s'écroule bientôt, rongé par les flammes en entraînant une partie des planchers du premier étage. Les lits et le mobilier ainsi projetés viennent donner un nouvel aliment au brasier.

Pendant que de nombreux fous s'enfuient dans la campagne environnante, le Frère CELESTIN dirige l'évacuation avec une énergie qui contraste avec son habituelle douceur. Un aliéné sous chaque bras et un sur ses épaules, il pousse devant lui à coups de pieds cinq autres déments au milieu de la fumée. Arrivé à l'air libre il est secouru par des paysans voisins... Le fou perché sur ses épaules tentait de... l'étrangler...

Curieuse alerte...

C'est un nommé CARAVEL, enfermé pour avoir tué une jeune femme, que le Père désigne pour courir alerter les secours. Ce dernier s'en va à Nice, chez lui, pour demander à sa femme d'avertir de l'incendie... le Docteur GRINDA.

Puis CARAVEL revient, se jette dans une baignoire après avoir tordu les barreaux de la salle de bains et ainsi trempé, participe au sauvetage de nombreux pensionnaires. CARAVEL sera libéré... *« La précaution de se mouiller pour entrer au milieu des flammes ne semble pas être celle d'un fou ».*

Les POMPIERS

A cinq heures, le premier détachement quitte le poste du quai du midi sous le commandement du Lieutenant Camille BERNA et le clairon rassemble le reste de la compagnie. Les hommes courent, tirant les pompes à bras et arrivent une heure plus tard sur les lieux du sinistre.

Tout le bâtiment est dévoré par les flammes, l'eau manque, le Lieutenant BERNA fait détourner le canal d'un moulin voisin pour alimenter l'unique citerne du potager et mettre les pompes en batterie.

Le Préfet DECRAIS et le Maire RAYNAUD parviennent sur place avec le 111^{ème} Régiment d'Infanterie de ligne. Ces braves soldats viennent épauler nos pompiers pendant que les gendarmes tentent de rassembler les aliénés dispersés alentour.

Dans un bâtiment annexe, le Docteur GRINDA et quelques Sœurs rassurent les pensionnaires regroupés.

ACTE d'HEROISME

Un pauvre aliéné, un ancien ecclésiastique, le Père jésuite Marcello RAPHAEL a refusé de suivre les autres. Il est tout là-haut au dernier étage...trois pompiers s'élancent « *Au pignon gauche de l'immense bâtiment incendié, existe un hangar dans une petite cour (...) les pompiers placent des échelles sur le toit de ce hangar, et liant une échelle aux barreaux d'une fenêtre du premier étage, ils ont attaché d'autres échelles au bout de celle-ci pour arriver au malheureux qui s'était cramponné aux barreaux de la fenêtre (...) on descende une partie de la grille et l'on fait passer une corde au pauvre fou en l'engageant à s'y accrocher. Peine inutile. Il était comme soudé aux barreaux de fer et se contentait de gémir sans paraître avoir conscience de sa dangereuse situation. L'arracher de là, impossible ! D'ailleurs les flammes s'élevaient par les fenêtres de l'étage inférieur et commençait à brûler l'échelle des pompiers. Afin d'éviter un plus grand malheur, on se vit obligé de leur donner l'ordre de descendre (...) le malheureux insensé commençait à être enveloppé par le feu qui avait dévoré une partie du plancher. Tout à coup, un craquement horrible (...) c'est le reste du plancher qui vient de s'effondrer entraînant avec lui l'infortuné malade ».*



Le BILAN

Deux autres malades, deux femmes de 29 et 30 ans vont périr carbonisées, attachées sur leur lit.

Deux pompiers se retrouvent blessés, l'un au genou, l'autre mordu cruellement à la main droite par un fou qu'il voulait sauver.

Les valeurs, les papiers de l'établissement sont perdus et du faite aux caves le bâtiment détruit ne laisse debout que des murs noircis.

La presse va s'étonner du fait que l'asile ne possède ni eau, ni pompe.



Le JOURNAL de NICE du 4 avril 1875...

La Mairie de Nice va décider le 17 novembre 1875 d'un achat important de matériels : *1 pompe à bras sur son chariot, 160 mètre de tuyaux, 200 seaux de toile.*

Trois commandes m'interpellèrent...

« un avant train pour porter 8 hommes et remorquer une pompe avec double banquette et grand coffre » puis « un fourgon pour contenir le matériel soit échelles, cordages sacs de sauvetages, pelles, et à banquette pour transporter un certain nombre d'hommes lorsqu'il faut aller à la campagne pour accélérer les secours et pouvant se traîner à bras lorsque la distance est minime ou dans l'intérieur de la ville » et enfin « une échelle à coulisse de 7 mètres de long développant à 13 mètres ».

Superbes acquisitions ! Progrès considérables pour l'époque ! Alors j'ai beaucoup cherché... Et je vous livre les lignes du journal de Nice du 4 avril 1875 :

« Comment dans une ville en grande partie composée de rues étroites et de vieilles constructions, où par conséquent le moindre incendie peut causer d'épouvantables ravages, on ne se donne pas la peine d'organiser le service des pompiers de façon à accélérer les secours ! A quoi songe-t-on donc si non à des matières aussi importantes ? Prévenus à 5 heures, les pompiers sont arrivés à St Pons à 6 heures, sans avoir pu trouver un cheval pour les porter plus vite et traîner leurs pompes. Est-ce que chaque dépôt de pompe ne devrait pas avoir son écurie ? Les pompiers sont arrivés là-bas fatigués, épuisés, en sueur ; il a fallu que sans reprendre haleine ils se mettent aussitôt à attaquer le feu. Nous trouvons qu'il n'y a là ni sollicitude pour le public, ni humanité pour des braves gens qui ne sont récompensés de leur dévouement à toute épreuve que par la satisfaction de s'être rendus utiles à leurs concitoyens. »

Et si c'était là que l'histoire... rejoignait... l'Histoire ?

Alain BERTOLO

Juin 2007